

Maître Titinga Frédéric PACÉRÉ

**LE LANGAGE DES TAM-TAMS
ET DES MASQUES EN AFRIQUE
(BENDROLOGIE)**

UNE LITTÉRATURE MÉCONNUE

© L'HARMATTAN, 1991
ISBN : 2-7384-1227-0

Editions L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris



Du même auteur

- La Famille Voltaïque en Crise*, Ouagadougou 1976.
Problématique de l'Aide aux Pays Sous-Développés,
Ouagadougou 1976.
Refrain Sous le Sahel, Poèmes Ed. P.J. Oswald Paris 1976.
Quand S'envolent les Grues Couronnées, Ed. P.J. Oswald Paris
1976.
Ça Tire Sous le Sahel, Poèmes Ed. P.J. Oswald Paris 1976.
Ainsi On a Assassiné Tous les Mossé, Essai-Témoignage, Ed.
Naaman 1979, Québec Canada.
Poème Pour l'Angola, Edition Silex Paris 1982 (Ouvrage
couronné Premier Prix ex aequo de l'Afrique Noire par
l'Association des Écrivains de Langue Française A.D.E.L.F.
pour l'année 1982).
La Poésie des Griots, Edition Silex, Paris 1982 (Ouvrage
couronné Premier Prix ex aequo de l'Afrique Noire par
l'Association des Écrivains de Langue Française A.D.E.L.F.
pour l'année 1982).
L'Avortement Et la Loi, Ouagadougou 1983.
Droit et Protection des Œuvres Littéraires et Artistiques, (SACEM
Paris Ouagadougou 1983).
Au Nom du Droit, Plaidoyer contre des Juridictions
d'exception ; Ouagadougou 1983.
Du Lait pour une Tombe, Silex, Paris 1984.
Bendrn Gomde, (11 volumes), Ouagadougou 1988.
*Les Œuvres Protégées et l'Adaptation Littéraire En Droit
Burkinabé* : Communication de l'Auteur au Colloque
Littérature et Cinéma Africain ; FESPACO 21 février 1985
Ouagadougou.
L'Artisan du Burkina, (Maison Pousga Ougadougou 1987).
Poème Pour Koryo, (Poème pour la réunification de la Corée
(Maison Pousga, Ouaga 1987)
Musique
Folklore de Manéga, Disque 33 Tours 1977.
Folklore de Manéga, Disque 33 Tours 1977.
Folklore du Larrhale Naba, en collaboration 33 Tours, 3 disques
1977.
Les Trésors du Mogho, (plusieurs 33 Tours en collaboration).
Chants et Musique Traditionnels, (33 Tours, Ministère de la
Culture Haute-volta et Agecop Paris), préface de l'Auteur.

TESTAMENT LITTERAIRE

A tous les tam-tams d'Afrique

*Porte-parole des cœurs, qui n'ont jamais rythmé, même pour
des pas vers le soleil, mais qui ont révélé et révèlent, la voix des
ancêtres qui dorment sur la terre, pour la construction des fils et
du monde des hommes.*

A tous les tam-tams d'Afrique

*Pour que leurs timbres tonnent à jamais sur le continent et le
globe, pour traduire à eux mêmes, à l'inconnu et à l'univers, des
profondeurs sublimes.*

A tous ces grands de la littérature
culturelle, orale et instrumentale, gestuelle, sacrée
des Mossé

*Cités souvent ici, mais, pensée à tous, dont certains ne sont
plus, (Larlé-Naba Ambga, Mariam Derme, Patoèm, Zambédé,
Kabore Mathias), qui ont contacté ma modeste personne, pour
m'enseigner leurs connaissances, pour que je porte celles-ci à
d'autres ; à leur endroit, on le dit et ils l'ont eux-mêmes dit :*

“Wend maag tenga
Pind burkin yinga.
Kuum di ned
Kõ di a yuure.
Ned pa nongi
Kõ n pag i yuur,
Kulunga !
Mogd
Na mok i poore,
N bas i nenga
Ti i get i
Sõm la i beebe !
Wend



La Naab a Ziid yinga !
Manega tenpeelm'yinga
Giegmd wudgr kō n soos baag yinga.
Wend maag tenga
Pind burkin yinga !”

“Que Dieu apaise la terre.
Pour le repos des anciens intègres.
La mort consume l'homme,
Elle ne peut consumer son nom !
Celui qui ne vous aime pas
Ne pourra enfermer votre nom
Derrière un portail,
Les termites
Détruiront votre dos,
Mais votre face sera préservée,
Afin que vous puissiez observer,
Vos amis et vos ennemis ;
Au nom de Dieu
De Zida,
De la Terre sacrée de Manega,
Du lion libéré mais dont on ne lancera
le chien à la poursuite.
Que Dieu apaise la terre
Pour le repos des intègres qui devancent.

A leur intention, on l'a dit sous d'autres cieux (Calavera
“Les neiges d'antant”).

“Les uns sont devenus un petit tas de cendre,
Rien... des os où la chair a cessé de s'étendre
Et qui dans les chemins ont été parsemés.
Les autres ne sont plus que des troncs
déformés,
Que des têtes sans bras, sans mains, en
pourriture.
Les vers ont de ceux-ci déjà fait leur pâture
Et ceux-là n'ont été que d'hier inhumés.”

A leur intention, et je sais qu'ils me voient et m'entendent, on l'a dit sous les mêmes cieux (Alberto Guillon, *Almanach, des lettres françaises et étrangères*, 28 janvier 1924) : “La mort n'est pas la dernière fin, il nous reste encore à mourir chez les autres.”

Cette mort, qui est la seule vraie est impossible en ce qui vous concerne, ne serait-ce que par les présentes, qui, figées par l'écriture, seront répercutées de loin en loin, comme le tam-tam de

vosre Gāngāognoore (Ouagadougou, la bouche du tam-tam), pour couvrir les forêts et les déserts, les confins de l'univers et de l'histoire.

Pensant aux morts, je pense à un homme vivant : Gionfo ou “l'Homme à la Crête” de son vrai nom, “Sawadogo Nobila”. J'ai entendu le nom de cet homme, à mon bas âge ; grandi, je ne le reconnaissais que par la voix qui faisait frémir les collines et alimenter les eaux des rivières ; quand il se taisait, c'était le commun des hommes, d'une modestie à toute épreuve, respectueux des droits de l'enfant et des orphelins ; très jeune, il avait quitté son village natal de Saamba, pour une aventure et pour recherche des terres fertiles ; c'est ainsi qu'il arrivait à Manega, à la rencontre de notre père, dans sa quête d'une quiétude et de bonheur ; il lui fut attribué une terre, au nord du village ; il eut pour voisin de concession, un plus jeune, Bonnére (le bel homme) de son vrai nom Yatouba dont la voix d'or allait dominer une dizaine d'années plus tard, une bonne partie du terroir central des Mossé ; Gionfo et on le saura, aux lendemains de son installation, c'était le bel homme, qui danse, faisant des pirouettes au sortir des masques ; le bel homme qui, dans sa recherche de toilette, décidé de porter des boucles d'oreilles comme les femmes, et se tresser les cheveux en y formant une crête, comme les femmes ; d'où son surnom Gionfo, “l'Homme à la Crête” qui effacera les attributs de sa famille et toutes autres appellations ; d'où aussi son premier chant, “j'ai tourné la porte de ma case vers la porte de votre case” ; puis, suivront “Fargagnon” (la fille qui cueillait des feuilles), “Païen n déémdo” (si tu n'étais pas mon beau père), “Zignar koukan” (le caillédrat de Ziniaré), sans compter ses causeries nocturnes et autres aspects de sa littérature.

Il forma des hommes, dont nous même, à la connaissance de notre patrimoine culturel, et intervint dans plusieurs émissions, radio-diffusées, et télévisuelles, sur notamment les radio-diffusions et télévisions, du Burkina Faso, de la Côte-d'Ivoire et de la France (Radio France Internationale). En 1984, un film fut réalisé par des organes de la télévision nationale sur la famille au Burkina Faso, sa formation, sa vie, ses problèmes, son relâchement, et son espoir ; intervinrent de hauts responsables politiques, des présidents d'Institutions, Evêques, Ministres de Culte, Magistrats, Avocats, Sociologues, Economistes ; ce fut Gionfo qui représenta le monde rural. Cet homme est un havre de culture, d'une formation et d'un équilibre qui surprennent.

Il y a quatre années, il vint me voir pour me dire que quand la mort atteint le bouc (l'homme à la barbe, le responsable, l'ancien) il doit tendre le cou, (il doit l'accepter) son père est mort ; sa

mère est morte ; ses oncles sont morts, un à un ; il est devenu dans la grande famille, l'homme le plus ancien ; il souhaitait dès lors, si je n'y voyais un inconvénient majeur, quitter Manega, rejoindre son village natal, s'occuper de la famille et y mourir ; ainsi, il a rejoint Saamba ; néanmoins, nous nous voyons plus fréquemment depuis que quand il était même dans mon village. Mais un drame intervint ; il y deux ans, il fut frappé d'une maladie qui, en fait, avait commencé à le ronger dans sa vitalité ; il n'avait pas attaché d'importance ; nous avons parcouru les médecins locaux de la pharmacopée, la médecine dite moderne, la médecine chinoise de l'Acupuncture, et sommes encore devant les médecins du milieu des ancêtres ; le mal ne recule pas.

Abattus, on nous a indiqué ces derniers temps, la porte d'un savant guérisseur blanc. Après avoir examiné le patient, il a été formel ; nous avions mal apprécié l'état de l'homme, en n'ayant essayé que de soigner les jambes qui se meurent ; nous nous sommes depuis une décennie, intéressés aux conséquences, selon lui, non aux causes ; le mal n'était pas dans les pieds mais dans la tête ; il avait pour nom le mal de Parkinson ; il n'existe pas de remède à ce jour, à moins, et ce n'est même pas certain, d'une évacuation en Europe et d'une opération du cerveau. Le coût dépasserait 75 millions de nos francs CFA ; Gionfo est impuissant, et je suis impuissant devant la faux de la nuit.

Pensant aux morts, je pense à un homme vivant ; ce jour, je rentre de Saamba où j'ai été rendre visite à Gionfo ; ses deux jambes sont paralysées ; c'est déjà la mort, pour un homme qui aimait la vie, dansait, faisait des pirouettes en accompagnant les masques.

Au moment de le quitter, il me posa une question : "mon mal monte ; peut-être que mon esprit et mes lèvres seront atteints à ton prochain retour ; je serais incapable de te répondre pour donner d'autres informations sur notre culture nationale ; je veux que les jeunes connaissent et aiment la culture de leurs pères ; peux-tu me poser encore quelques questions, avant que je ne me taise ; je voudrais livrer ce qui n'est pas encore connu".

Je m'assis, retenant des larmes qui lui feraient davantage prendre conscience de cette mort qui, déjà, le frappe ; nous restâmes encore deux heures ensemble, pour ne parler que de culture ; cela me permit de modifier une partie de mon livre "Bendr N Gomde" (la parole du tam-tam) sur le sens des divisions sociales et une partie du présent ouvrage, dont il souhaitait voir la parution.

C'est lui qui m'avait poussé à précipiter la rédaction et la publication de Bendr N Gomde (la parole du tam-tam) ; il avait

attiré mon attention sur le fait qu'un enfant pouvait mourir avant un vieux, et que je pouvais moi-même disparaître avant lui, sans avoir pu livrer ne serait-ce que la philosophie de ce travail complexe sur la littérature du langage tambouriné, fondement de la culture des mossés, travail entrepris depuis plus de dix ans.

Je repris la route, sans me retourner mais, ayant l'esprit toujours dans ce village de Saamba et entends toujours Gionfo me répéter et marteler "Peut-être qu'à ton prochain passage, je ne pourrai plus parler ; le mal me monte ; sache et répète-le à tes enfants, à mes enfants, à nos enfants, que les Blancs n'ont jamais oublié leurs coutumes, n'ont jamais méconnu leurs coutumes ; qu'à leur tour, ils apprennent à connaître la vie de leurs pères ; ils en tireront un maximum, pour la réalisation de leur bonheur."

Pensant aux morts, je pense à un homme vivant : Gionfo. A lui, cet ouvrage que nous avons confectionné ensemble, dans la joie et la douleur.

A tous ceux qui luttent

Souvent désespérément, pour faire prévaloir, que le tam-tam n'est pas simplement un tambour de rythmes ; qu'il parle, comme les vivants, et a dès lors, droit à la vie, droit au respect.

A tous

Cette modeste introduction à leur grandeur, pour la préservation de leur œuvre, et de l'Homme, pour la connaissance totale, intégrale de la littérature non écrite de l'Afrique, qui n'est pas seulement et surtout orale, mais éminemment culturelle.

Manega, le 4 janvier 1991

Titinga Pacéré

La littérature du Sacré

Toi mon Frère, ou toi ma Sœur, qui, pour la première fois, parcourra les lignes qui vont suivre portant sur le rituel et le langage sacré des Masques ; quelles que soient tes convictions pour la foi des autres, l'auteur du présent ouvrage te demande, de te décoiffer et de te déchausser si tant est que cela n'apparaît pas incompatible matériellement avec ton état physique ; les messages ci-après sont restés réservés à ce jour, par un langage sacré, inaccessible, et par un contexte qui suppose nécessairement la présence de la mort. J'ai transcrit, traduit ces lignes qui relèvent d'une religion, mais, les hauts responsables en la matière m'ont imposé un minimum de conduite pour moi-même et ceux qui vont me lire, en nous adressant à tous et par avance, leurs remerciements pour le repos de leurs morts.

Sānga baare,
Giebre !
Sāng pelga,
Giebre !
Sānga kinaar lumde,
Giebre !
Sānga Sānkiegre,
Giebre !
N baad meneg,
Ba na suum
Wenem sānga sule,
La m ke monom ne
Sō tolog ye ;
Bana natb sid ni tabr yiiga
La baar wenog monōm
Sāndaoga sule.

Dans la littérature que nous avons appelée "du Mouvement", une place spéciale doit être réservée à la littérature relevant du domaine sacré ; tout le sacré ne relève pas du mouvement, mais l'expression supposant ce mouvement, il nous est apparu logique, malgré le caractère spécifique de la spiritualité, de faire relever sa littérature de ce contexte.

A titre introductif de cette expression, nous avons privilégié pour exposer, la littérature des masques ; le masque chez les Mossé est nécessairement sacré ; il est, soit une divinité, soit un tremplin mais, au-dessus des hommes pour permettre d'accéder à la divinité ; le masque ne peut donc être utilisé comme un jouet pour amuser ; nous sommes de ceux qui exigent le respect

absolu pour le masque ; c'est pour cela que, devant aborder pour la première fois ce domaine des masques par une conférence à l'occasion de la Semaine Nationale de la Culture du Burkina Faso en 1986 à Bobo-Dioulasso, devant, par moment utiliser la langue réservée de ce masque, interdite en dehors du contexte de mort, devant parler de masques des Mossé, sur le terroir des masques nécessairement sacrés de cette grande région et de ces grands Peuples de Bobo et parentés, j'ai exigé de toute l'assistance que tous ses membres se déchaussent et se décoiffent, conformément aux exigences de certains rites que je voulais exposer, après avoir obtenu autorisation du Conseil des anciens ; j'ai décidé aussi, parce qu'abordant le phénomène littéraire, il faudra bien un jour l'introduire, de faire état de ces langages ; quelles que soient les convictions, les croyances des uns et des autres qui parcourront ces lignes, il est souligné que la volonté de l'auteur est qu'il y ait un respect absolu pour le mode d'expression et les principes qui relèvent de ce sacré et des masques.

La littérature du Masque chez les Mossé est la plus complexe de l'expression littéraire ; elle suppose les règles du *Théâtre*, un jeu de scène supposant toute la vie au sens le plus large des hommes. Ainsi, il faut faire place à une scène, des acteurs dont des divinités, des personnes intermédiaires, dont un cadavre, ou son représentant, des personnes terrestres, physiques ou morales. La littérature des masques suppose un dialogue nécessaire entre trois entités au minimum, n'utilisant, ni la même langue, ni le même mode d'expression, mais qui se comprennent :

- Le masque (*Expression littéraire par le mouvement*) ;
- Le "Wilma" (messager s'exprimant au nom du Chef des Masques) ; celui-ci, utilise la parole mais la parole de la langue mystique qui n'est pas le Moré (*Littérature Orale*) ;
- Le Tam-tam dit "Parleur" (*Littérature Instrumentale*).

La littérature du masque, relève donc d'un langage extrêmement complexe.

Il y a trois principes de masques chez les Mossé :

• Les masques propres aux Mossé d'origine

Nous rappelons qu'il s'agit du groupe des conquérants, ceux qui sont venus de Gambaga aux IX^{ème} et X^{ème} siècles ; il s'agit des Mo-wando (Masques des Mossé), Luili-wando (Masques Oiseaux en traduction littérale) ; il s'agit en général de masques à lame ; l'ancêtre est Rèeba dont le nom est souvent rappelé dans la littérature. La langue est le Moré (courant et culturel).

• *Les masques propres aux autochtones (Gnougnessé ou Younyossé)*

Il s'agit des Karinsé qui sont généralement aussi des masques à lames ; dans leur littérature on retrouvera tous les attributs de ces autochtones, maîtres des terres, des vents, et de la foudre ; la langue utilisée depuis plusieurs siècles est le Moré (langage courant et culturel).

• *Masques qui relèvent d'ordres mystiques*

C'est le cas des "Soukobsé" ou "Sikobsé" ou "Soukou" ; ce sont des Ordres souvent partis des autochtones (Gnougnessé), mais qui sont ouverts ; toute personne peut demander à entrer dans l'Ordre à condition d'en respecter les règles ; c'est l'Ordre ici des Masques Noirs ; certains comportent au cou et à la tête d'autres couleurs (blanche, rouge) mais la couleur du corps reste unie et noire.

Ainsi, ceux qui portent comme nom de famille Ouedraogo (Etalon) et qui sont les Mossé d'origine, pourront relever et porter le Masque Luili-wango mais jamais le Karinga (Pluriel Karinsé) ; de même ceux qui ont pour nom de famille Sawadogo (Nuage) pourront porter ou relever du Masque Karinga, mais jamais du Luili-wango ; seulement chacun d'eux peut demander à entrer dans l'Ordre des Soukobsé (Masques Noirs), et être propriétaire de masques ; il s'agit là, d'une religion ouverte.

Nous avons choisi de prendre pour illustration de la littérature des masques, le langage des Masques Noirs, parce que cet ordre est le plus populaire, le plus ouvert, dont l'expression est la plus fréquente, bien que la plus secrète, la plus difficile (parce que n'utilisant pas la langue Moré, ni celle qui est courante, ni celle qui est culturelle).

Le texte que nous avons posé en introduisant la présente partie est le message introductif du masque arrivant dans une autre localité, comme nous, quittant un contexte réservé pour un exposé écrit ; la langue utilisée n'est pas le Moré, mais la langue secrète des masques ; il est, et nous le répétons, interdit de l'utiliser en dehors du contexte sacré lequel suppose un décès ; nous avons tenu en commençant la rédaction de cet ouvrage à avoir l'autorisation expresse du Conseil des Anciens de cet Ordre de notre région, pour révéler à l'opinion les "Paroles interdites" de ces masques à titre introductif.

Nous donnons ci-après sa traduction en Moré puis, en français.

En Moré :

Tenga Naaba,
Kabre !
Tenga Tempeelem,
Kabre !
Tenga Kiims,
Kabre !
Tenga Goab la a Ritgo
Kabre !
Tönd waa Tenga n e d Koega
La d pa töe n pud
T'd pa kabs ye,
N kabs
Tenga Tempeelm, a Kiims la a Kuga.

En Français :

Nos Respects,
A Ceux qui Gouvernement la Terre !
Nos Respects,
Aux Horizons de cette Terre !
Respects,
Aux Génies et aux Morts de cette Terre !
Nos Respects,
Aux Pierres Angulaires Sacrées de cette
Terre !
Nous sommes venus sur cette Terre,
En portant l'Amitié dans notre Cœur,
Et ne pouvons exprimer la Parole et le
Geste,
Sans au préalable devoir le Respect à
ce que cette Terre respecte.

Pour la suite de l'ouvrage, les messages transcrits seront la traduction en moré, puis en français.

La littérature du masque obéit aux règles du théâtre même si certaines fractions ou même la somme de celles-ci peuvent relever de la poésie.

Le "Wilma" (orateur qui parle au nom du Chef des masques, lequel Chef est souvent assis à une trentaine de mètres de là avec les fétiches qui constituent, identifient le masque) parle en utilisant la langue sacrée "interdite" ; il pose des questions aux masques, aborde des aspects de la spiritualité, ou demande d'exécuter une volonté de la Communauté.

Le Masque exécute les décisions qu'on lui pose surtout dans les rites figés ; il répond dans le sens qui lui convient, aux questions.

Ses réponses se matérialisent par le mouvement ; s'il frissonne ou remue de la tête, la réponse est négative ; les réponses positives relèvent de sa manière d'exécuter ; on peut lui demander de courir et venir ; il court et il vient.

Le Masque peut, lui aussi, s'exprimer ; mais nous précisons qu'il ne peut s'exprimer que par le mouvement ; il a souvent un sifflet, mais qui n'a qu'un seul son ; il a un fouet qui est son symbole d'expression des Dieux ; si on lui dit de fouetter le sol ou une case mortuaire, cela, contrairement à l'usage terrestre, signifie qu'on lui demande de donner sa bénédiction ou présenter ses respects au sol (les génies, les morts..., etc.) ou à la personne défunte.

Il est donc malaisé de transcrire la littérature des masques, parce qu'il s'agit de transcrire le langage d'un mouvement, dans un contexte qui exclut la description.

Nous allons néanmoins par écrit présenter les textes (oraux et d'action) en nous substituant, tantôt à l'un, tantôt à l'autre et par moment, en donnant des explications pour suppléer au silence (absence de "Parole" que constituerait le mouvement).

Nous prendrons quelques séquences du rituel des morts ; il y a deux grandes parties dans ce rituel ; l'enterrement et ses suites immédiates, puis, les funérailles.

La littérature de l'Inhumation et ses suites immédiates (Rag-Nor Soukou ou le Rituel des Masques devant la porte mortuaire).

Les masques qui se déplacent pour un décès, s'arrêtent à l'entrée du village (si celui-ci est vaste, à l'entrée du quartier où se trouve la maison mortuaire) ; le "Wilma" s'adresse à haute voix au Masque Supérieur de la localité, pour annoncer leur venue, les motifs et demander l'autorisation de s'exprimer ; le Masque Supérieur de la localité sort (il est toujours accompagné), vient à leur rencontre ; s'approchant d'eux, il frappe le sol avec son fouet ; cela signifie "bonjour, suivez-moi" ; pour ne pas alourdir le présent ouvrage, nous n'allons pas nous attarder sur ces messages bien que relevant d'une littérature profonde ; le Masque Supérieur du groupe qui arrive, fouette à son tour le sol pour saluer, et dire qu'il a compris ; les deux ensemble se dirigent vers la maison mortuaire. Arrivé, le masque qui accueille, frappe avec son fouet la case mortuaire pour indiquer le lieu du décès et l'identité de la personne décédée.

Les masques qui arrivent exécutent un rituel ; après des cérémonies relatives à la case et à la tombe, ils accompagneront le défunt à la levée du corps ; nous précisons qu'accompagnent le

corps, les fameuses Haches sacrées portées à l'envers à gauche, et qui, pour le milieu, peuvent tuer à distance ; des jeunes filles portant de petites calebasses, les remplissent de cendres. Les chants font références à tout cela et relèvent d'une littérature dominée par des refrains, des incantations et le mysticisme. Après l'enterrement, chaque masque monte sur la tombe, puis frappe avec son fouet, pour souhaiter un bon accueil chez les Pères ; après, c'est le retour à la maison mortuaire ; on s'y désaltèrera, on se présentera mutuellement les condoléances. C'est à partir de là que commence l'expression littéraire et physique du masque que nous présentons ici ; pour éviter des équivoques, nous appellerons "Wilma", l'orateur, celui qui s'exprime par la voix ; nous précisons qu'il utilise la langue réservée qui n'a rien à voir avec le Moré ; c'est la langue du Masque. Il n'est pas le Chef des Masques contrairement à ce que l'opinion courante suppose ; le Chef des Masques n'assiste presque jamais à de telles cérémonies ; il reste toujours au village du Masque, pour implorer les fétiches afin que ceux qui sont partis avec les Masques, reviennent en parfaite santé ; c'est donc son représentant qui sort et se déplace ; le "Wilma" (l'orateur) est le porte-parole qui dialogue avec les Masques, avec les Dieux ; pour les rituels stables, (devant la maison mortuaire par exemple), il est assis sur un mortier ; son bâton sacré de commandement est tissé de morceaux de calebasses, et est fourchu ; certains masques possèdent de tels petits bâtons (75 cm environ) ; il s'agit ici de fétiches de ripostes et de vengeances face à une provocation. Certains "Wilma" peuvent rester huit heures sur ce mortier, puis se faire remplacer pour quelques minutes ; l'expression commence et se déroule ainsi :

- Koeg,
Koeg n be. (1)
M wuma me
Ti sāana waa tenga ; (2)
La,
Ma pa yā sāana neng ye ; (3)
Koeg
Koeg n be. (4)
M data waong-sāanā. (5)
Koeg n be. (6)
Wa
T f ba wā n kas. (7)
Wa ne sābg,
N we kuuma roogo. (8)

Quand on se penche sur l'avenir de la littérature des Mossé, il vient tout d'abord un constat de disparition progressive des maîtres de cette littérature, sans une relève qui s'assure ; face à cela, se révèle un contexte général d'occupation progressive du terrain par la littérature occidentale et ses modes de vie ; des tentatives timides de récupération, d'utilisation existent, mais des mesures urgentes de sauvetage de ce qui peut encore l'être, s'imposent.

DISPARITION PROGRESSIVE DES MAÎTRES DE LA LITTÉRATURE ; DÉSINTÉRESSEMENT ET ABSENCE DE RELEVÉ

LIMITATION DES GENS DE LETTRES ET BIBLIOTHÈQUES QUI BRÛLENT

Nous l'avons précisé dans le présent ouvrage et dans les précédents ("Ainsi on a assassiné tous les Mossé", "La poésie des Griots", "Bendr N Gomde"), la littérature "orale" est l'expression de la culture ; le tam-tam, c'est le porte-parole d'une conscience ; la culture, pour être sérieuse, et parce que sérieuse, ne peut pas relever du bricolage, de la formation de tout le monde ; au même titre que de nos jours, tout enfant sorti du berceau n'est pas d'office et ne sera pas d'office un spécialiste de la médecine, de la pharmacie pour, à un âge donné, procéder à tout diagnostic et à toute prescription appropriée, au même titre que

tout vieux qui meurt en Europe ou dans les pays de l'Est, n'est pas un spécialiste disparaissant de l'invention ou de la maîtrise de la Bombe à hydrogène, la culture est une chose trop sérieuse pour avoir été de l'apanage de tout le monde ; tout vieux qui meurt chez les Mossé n'est pas une bibliothèque qui brûle. La culture, sa connaissance pour diffusion, sa préservation relèvent d'une école, relèvent de spécialistes ; il s'agit de l'Ecole de Bend-Naba (le maître du Tam-tam) ; on y accède très jeune ; une dizaine d'années est nécessaire pour la formation ; on y apprendra la culture, l'histoire, la philosophie, la vie publique..., etc. et évidemment le langage tambouriné ; une fois formés au niveau central, les adeptes, dans les circonscriptions décentralisées ou déconcentrées, formeront d'autres maîtres ; il est évident que pour certains secteurs très spéciaux, les responsables en la matière reçoivent l'information et la formation adéquates ; mais les adeptes du Ben-Naba doivent disposer de l'introduction en la matière ; c'est donc ce secteur qui apprend, connaît et conserve la culture. A l'échelon extrême, le cercle peut être très restreint (domaine du langage tambouriné par exemple) ; cela signifie que sur dix vieux d'une zone géographique, au plus un seul a la maîtrise de ce domaine culturel, un seul peut être détenteur de la connaissance culturelle.

Les neuf peuvent mourir tranquillement sans mauvaise conscience d'emporter avec eux, toute une bibliothèque.

Ils ne peuvent transmettre, qui ne serait du mensonge, ce qu'ils ne pouvaient recevoir. C'est comme dans la société dite moderne ; tous les patriarches occidentaux ne peuvent pas avoir détenu, le secret de la bombe à neutron ; la mort subite de chacun ne saurait avoir d'office, une incidence apocalyptique ou salutaire, sur le cours de l'histoire à venir ; qu'ils dorment donc en paix, du sommeil lourd et profond des grenouilles d'Afrique.

A propos du dixième dont nous avons fait état et qui serait "la bibliothèque", cette bibliothèque peut d'ailleurs ne pas être "bonne" ; le passage de la nuit coloniale est une réalité et pour le Mogho, nous avons frêmi, mais écrit quand même, qu'on a "Assassiné Tous les Mossé" ; certains vieux diffusent du mensonge pour pouvoir survivre.

Ainsi et pour nous résumer, tout vieux qui meurt dans le Mogho et certainement en Afrique, n'est pas forcément une bibliothèque qui brûle ; tous les vieux dans l'Afrique traditionnelle n'étaient pas détenteurs de la culture et ne pouvaient pas l'être.

Il existait une organisation, une division scientifique du travail, des affectations spécifiques en matière de culture, de la conservation et de la transmission de celle-ci.

Si nous avons cru devoir présenter le support culturel avec tant de pessimisme comme certains nous l'ont déjà dit, mais simplement sans complaisance et sans fard, c'est en fait, relativement à la culture des Mossé, pour signifier que la situation est beaucoup plus catastrophique qu'on l'imagine ; il y a dix fois moins de bibliothèques qu'on le croit, donc dix fois plus de vitesse de fermeture définitive de ces bibliothèques.

Face à ce constat, la relève est dans une impasse.

LA RELÈVE : IMPASSE ET DÉSINTÉRESSEMENT

Le fondement extrême de la formation et de l'expression de la culture était une école, et les adeptes étaient des fonctionnaires d'Etat, ce qui leur garantissait le temps matériel de perpétuels recyclages, et d'exercices en toute indépendance pour l'intérêt de la nation. Cet Etat a disparu ; ce fonctionnaire perd toute attache ; pour sa survie il doit, soit raccrocher le tam-tam, soit chanter des louanges à des hommes de pailles mais qui lui donneront de quoi survivre (au mépris de la vérité culturelle et historique), soit aussi l'utiliser par occasion avec toutes conséquences anti-culturelles et la perte de la dextérité nécessaire.

L'école de cette culture a pratiquement disparu ; l'école "moderne plus utile", avec enseignement obligatoire, a accaparé tous les enfants qui pourront devenir des commandants de cercles, gouverneurs, députés, ou connaître le pays des Blancs ; si l'école du tam-tam se maintenait, elle ne formerait que des chômeurs ; c'est une impasse.

En outre, son champ d'application se rétrécit comme une peau de chagrin ; pour les messages à longue distance, le tam-tam couvrait le territoire avec réponse en douze heures ; aujourd'hui par satellite tout se fera au plus à la seconde.

On lie donc le tam-tam et la littérature qu'il fonde, l'obscurité qu'on suppose, par ignorance et paresse intellectuelle à une société décadente ; des partisans de changement radical et d'une évolution à outrance refusent souvent le compromis ; il faut faire table rase pour un autre monde ; une partie de cette littérature (mais, on oublie que c'est une partie seulement) portant sur les généalogies (on oublie tous les Zabyouya des circonscriptions administratives et les références et citations célèbres) est prise pour l'essentiel voire l'unique référence. On confond littérature et féodalité ; l'une étant déchu, l'autre doit suivre le même sort et est à couvrir d'opprobre ; *la culture devient suspecte* ; on lui préférera des cultures extérieures, moins connues donc dit-on plus propres ; on sera plus sûr de soi en citant Napoléon, Victor Hugo, la Bible ou Karl Marx ; on ne dira pas "kuum tukr kō leb

rooge, kal yaogen" ("le cadavre soulevé ne retourne plus à la case, la seule destination est la tombe") de Naba Kouda (kuda) parce que cela sent le roussi, le cadavre, le passéisme et la féodalité ; on préférera "si le vin est tiré il faut le boire" ; cela est plus moderne, consigné dans le dictionnaire, comme on le dit dans le milieu ; cela aussi est "plus civilisé" et, on l'affirmera même péremptoirement, moins ivrogne. Cette publicité contraire entraîne un instinct de culpabilité, même chez des détenteurs de cette culture ; ces hommes croient encore et toujours en leur système, le défendent au péril de leur vie ; on chasse certaines croyances qui reviennent au galop ; à l'occasion de décès, d'enterrement, de funérailles, la culture traditionnelle et son expression se généralisent ; à des décès de parents d'inconditionnels hostiles, j'ai assisté à des chants funèbres, des nuits durant ; ce fut à la gloire de tous, et d'eux-mêmes que de ne pas laisser périr ce reste de nos pères ; on a même célébré à Ouagadougou sous les rythmes de cette littérature, des funérailles de Papes même morts à Rome ; mais l'inquiétude persiste et, comme sus-dit, c'est rare mais arrivé ; à la Cour du Mogho Naba, je rencontrai l'un des plus grands ténors des Roudsi (violonistes), et proposai de l'enregistrer à un jour de son choix, du fait qu'il n'était pas porteur de son instrument.

C'était l'un des plus talentueux dont le seul nom prononcé dans l'opinion, faisait la fierté de tous ceux qui s'intéressent à la littérature des Mossé ; il demanda plutôt à venir à mon domicile ; il porta à ma connaissance une fois venu, qu'en raison des contacts des civilisations, et de son option nouvelle pour une religion (les croyances religieuses des Mossé n'étaient pas considérées dans la conception coloniale comme une religion), ce qu'il faisait avant (l'expression de la culture des Mossés) n'est plus actuellement conforme à sa conscience et à notre époque civilisée ; aussi a-t-il, depuis un certain temps, arrêté cette activité qu'il avait cependant défendue de toute son âme pendant plus de quarante ans ; c'est cruelle, mais *il est même des bibliothèques vivantes qui meurent vivantes ; des bibliothèques vivantes qui vivent mortes*. Ainsi, on a assassiné les Mossé.

Un secteur en perte rapide et qui, sous l'angle culturel est de premier ordre, est le domaine littéraire du *Souansga* que nous avons vu (causeries) ; ce domaine concerne notamment les gens de lettres comme *Derme Mariam*, *Yamdaré* (voir nos développements antérieurs) ; de telles expressions étaient pour les soirées sentimentales, car la vie en la matière était en collectivité ; la jeune fille venait vers minuit ; on chantait en son honneur en abordant toutes sortes de thèmes ; aujourd'hui une telle vie est impensable à plusieurs, surtout que l'objectif qu'on vise sans attendre, ne peut être partagé ; on se retrouve à deux pour aller au cinéma, ou

aller prendre un pot à la Paillotte ou sur un banc au clair de lune, à moins que ce ne soit dans une chambre noire, climatisée ou tamisée, agrémentée par une musique pré-enregistrée de blues.

Il ne faut justement pas que quelqu'un soit présent parce qu'il peut troubler la quiétude et l'harmonie, et surtout empêcher de faire ce qu'on veut faire qui n'était pas automatique avant. Même dans les brousses les plus reculées, de telles soirées de la vie ancienne n'existent plus ; au plus et à défaut d'orchestre, on utilisera des magnétophones avec des musiques de cassettes pirates exclusivement sur le rythme et l'ambiance ; la persistance ici est téméraire, bien que ce soit l'une des formes à préserver en priorité ; des encouragements pour des entraînements et des spectacles d'agrément en conversion s'imposent ici ; sinon, des caducités de contextes entraînent des impasses et des disparitions d'expressions culturelles.

BAISSE DE QUALITÉ DE L'EXPRESSION DE LA LITTÉRATURE CULTURELLE

La culture, pour garder son sens et sa valeur, doit relever d'une objectivité historique et supposer pour les domaines graves de l'expression, des mécanismes de correction, voire même automatiques.

Les grands maîtres de l'expression littéraire n'étant plus des agents d'Etat, il leur faut assurer leur survie en s'accrochant certes à l'instrument, mais aussi, à certains corps organisés ou individus, disposant de biens matériels, à dispenser éventuellement, si les paroles proférées étaient pour leur propre publicité ; chacun y retrouve son compte, sauf la culture dont la littérature.

On a vu des ténors de la littérature orale chanter les louanges de tous les régimes cependant contradictoires qui se succèdent et n'y voir dans chacun qui arrive que du bien ; certains non satisfaits chantent même ceux de l'extérieur ; j'entendis une haute personnalité extérieure appelée durant tout le chant par "m baaba..." (mon papa) par un homme de lettres, qui cherchait évidemment à manger, et qui utilisait des zabyouya de Tansoba pour marquer la bravoure de cet homme politique sans réelle auréole et qu'il semblait manifestement mal connaître.

Dans certaines expressions, on voit glissés des mots français mal à propos ; on fait descendre des riches d'illustres familles de conquérants ; la qualité est foncièrement viciée.

Du côté pratique, toute littérature relève d'une maîtrise difficile ; il faut toujours être sur la tâche ; de nos jours l'homme ne reprend son tam-tam que quand il a du temps ; certains chanteurs attendent un décès pour avoir l'obligation de s'exprimer. Le langage n'est plus riche, n'est plus net parce que sans entraînement permanent ; l'homme oublie, perd ses facultés rapides de conception, d'élaboration ; on a des soirées où le chanteur principal ne fait que reprendre le refrain après le groupe, alors que la société attend de lui une réponse par un couplet de composition, à un problème posé que constitue le sens de ce refrain que par méconnaissance, lui ne fait que reprendre.

Le langage du masque, quant à lui n'a pas seulement connu une baisse, il relève de nos jours, souvent, de la prostitution.

La littérature du masque, comme nous l'avons vu, est une expression simultanée de plusieurs littératures qui ne sont pas de même nature (littérature orale, instrumentale, gestuelle) ; il faudrait donc maîtriser tous ces éléments à la fois ; la relève comme on le dirait ailleurs, relève de la Croix et de la bannière ; dès les années 1920, la force vive a commencé à quitter le pays sous les impératifs de l'impôt et les Travaux Forcés ; quand un homme fait quatre, cinq ou dix ans sans s'exprimer dans une langue, et s'il revient et n'a que deux ou trois occasions par an, pour le faire, la dextérité finit par manquer ; le cœur et la raison aussi ; en effet, que peut dire un orateur à son masque, sur un cadavre sorti d'une Eglise, même si celle-ci triomphante, permet l'expression.

Le langage n'est plus un langage, et les rituels sont confondus. Le Rag-nor Soukou (Rag-noor Suku ou rituel du masque devant la maison mortuaire) et le Wekèng Soukou (Wekeeng Suku ou rituel du masque en contrée reculée) sont confondus. On fait sortir une dizaine de masques à la fois pour l'exhibition ; en 1984, j'ai dû quitter avant l'heure, des cérémonies de funérailles d'un vénérable patriarce, parent d'un ami ; l'orateur qui vit des touristes venir, chassa de la voix en langue moré (il connaissait à peine vingt mots de la langue des masques) et de la main, le masque qui s'exprimait tant bien que mal ; s'adressant aux touristes, il dit : "Nous allons vous faire plaisir ; vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu" ; j'ai personnellement vu en effet, ce que je n'avais jamais vu, ni supposé.

Il lança en langue moré de faire venir le Masque-Homme et le Masque-Femme ; je vis en effet deux masques dominés l'un par une tête d'homme (cheveux ras), l'autre par une tête de femme

Signalons que "Moaaga" ici n'est pas l'homme de l'ethnie des Mossé ; dans le langage des initiés (circoncision) Moaaga désigne le non-circoncis lequel n'a aucune valeur dans la société ; c'est en effet après ce rituel que l'enfant devient légalement un homme, devient majeur, devient responsable.

Bien que ce chant, ce texte soit long (kulug-wanda dure 16 minutes), il n'y a pas une seule référence à la religion autre que celle du milieu qui, ici, fait souvent du Gouni un Dieu bien que parfois en raison des souffrances qu'il fait subir aux enfants, est un Dieu abject ; la circoncision est un acte chirurgical fait sur le vif, sans anesthésie, et la vie de l'enfant qui suit ne tient pas compte de ses souffrances afin qu'il sache que la vie est dure, pénible ; les phrases du Bango (circoncision) ne sont pas toutes tirées de la langue moré ; il ne faut donc pas se tromper ; des hommes qui font du judo, du karaté utilisent des interpellations, des phrases, des onomatopées qui sont extérieures aux langues du milieu ; c'est le même cas ici ou des passages entiers peuvent être incompréhensibles bien qu'exécutés.

L'abbé Robert et la chorale Naba Sanom ainsi que plusieurs chorales de communautés religieuses exploitent, adaptent le chant traditionnel et la littérature orale des Mossé ; il faudra pour toutes néanmoins, pour éviter un malaise, être prudent et devoir tous les respects possibles chaque fois que l'emprunt relèvera du Sacré, ou du rituel spécial des morts.

NÉCESSITÉ DE MESURES URGENTES DE PRÉSERVATION

Des mesures urgentes sont nécessaires pour préserver les hommes, préserver leurs instruments, préserver leurs pensées, leurs paroles.

Il y a lieu, et cela est paradoxal, de faire prendre conscience tout d'abord à ces hommes de lettres, de leur propre valeur et ce qu'ils représentent pour le peuple ; chacun d'eux est nécessaire et irremplaçable ; il faudrait qu'ils s'organisent ; qu'en dehors des occasions nécessaires qui restent (décès, funérailles) il soit institué d'autres possibilités d'expressions ; qu'il y ait des cadres d'entraînement et de production ; les ensembles des tam-tams inquiets eux-mêmes de leur avenir sont encore impressionnants par leurs mouvements d'ensemble et leur langage tambouriné ; ils pourraient être à toutes les grandes

manifestations de l'Etat et de corps ; ils seraient moins isolés ; le doute qui pèse sur eux même (et cela est réel) ferait place à une confiance dans nos conjonctures modernes avec leurs phénomènes de rejets de tout ce qui ne vient pas de l'Occident ou de l'ordinateur programmé ; c'est une réalité aussi, l'avènement d'une nouvelle civilisation fondée plus sur le développement et l'économie que sur autre chose, a relégué les hommes de la littérature orale perdant toutes attaches, dans le chômage et la misère ; les 3/4 des hommes de lettres sont des chômeurs ou des handicapés physiques (aveugles), mais en tout cas ne disposent pas d'un emploi pouvant garantir leur droit à l'expression sans contrainte matérielle et morale.

Il serait souhaitable leur regroupement même informel (surtout que très généralement ils se connaissent entre hommes de lettres) et des emplois même modestes ne serait-ce que pour quelques-uns d'entre eux.

Dans ce contexte, un ensemble national s'impose portant sur des volets tels que l'instrumental, le lyrique ; si le langage du tam-tam ne peut être directement compris on peut envisager un système de traduction ou autre ; mais nous n'avons pas à subir continuellement la culture des autres.

Nous nous abreuvons souvent d'opéras en Allemands, Anglais, ou Russes sans n'y rien comprendre sans critiquer la monotonie pendant quatre heures durant, mais en applaudissant quand nous pensions comprendre ou applaudissant à la fin de chaque scène pour être sûr de ne pas nous tromper.

Il est souhaitable la création d'une école du tam-tam et tous autres instruments "parleurs" confirmés ; nous pourrions comme sus-dit refaire notre histoire, préserver notre culture, nous faire mieux connaître mieux apprécier, et respecter ; par extension, la création d'ensembles d'expression de la littérature culturelle pure s'impose ; les hommes de cette littérature consultés, mis en confiance trouveront des formules adéquates.

Nos établissements de recherches et d'enseignements pourraient jouer un rôle éminent et irremplaçable ; ainsi il serait souhaitable à l'Université, une chaire, un institut ou autre, consacré exclusivement à l'expression du tam-tam parleur, à la recherche, étude, exploitation, et enseignement du discours du tam-tam consacré en quelque sorte à la *Bendrologie*.

Ce langage comme sus-dit, fonde une grande partie de notre littérature culturelle et renferme l'histoire ; une petite unité d'enseignement portant sur la littérature orale n'effleure en fait que cette grande construction qui s'écroule ; elle ne peut la sauver.

Un Institut devrait être consacré à la collecte d'archives ; nous avons vu qu'il y avait d'abord très peu de vieux qui sont détenteurs de cette culture ; dans un milieu où l'espérance de vie

ne dépasse guère cinquante ans, il est certain que si d'ici un maximum de vingt ans des archives n'ont pas été complètes, on ne pourra plus rien faire surtout que beaucoup d'informations apparaissent maintenant viciées.

Les documents concerneront toutes les possibilités de collectes et fixations (enquêtes, bandes magnétiques, vidéo cassettes, films..., etc. et même, collecte des instruments) ; il y a lieu de ne pas perdre de vue les conditions de conservations qui sont souvent complexes pour des raisons climatiques ; nos propres enregistrements de 1973 étaient inaudibles en 1985 ; il a fallu donc les jeter, ce qui est grave s'ils n'ont pas fait l'objet de transcription et d'exploitation.

Les enregistrements feront l'objet de transcription, puis, de traduction dans d'autres langues nationales ou étrangères ; l'exploitation pour permettre une rapide diffusion pourra être libre sous réserves de certains cas spécifiques et des droits d'auteurs.

L'enseignement de la littérature culturelle devrait commencer dès les premiers cycles de l'enfant (primaire) pour suppléer à l'absence de cette formation qui était donnée à l'enfant ou pouvait lui être dispensé dès son jeune âge ; les contacts avec la vie familiale et cet enseignement incitera l'enfant à des recherches pour compléter ses connaissances du milieu et aidera à son esprit d'ouverture. La matière pourrait relever à chaque cycle d'approfondissement pour trouver son terme de travail à l'Université.

CONCLUSION

Au terme d'études ardues, plutôt de contacts passionnés qui ont fini par dicter une philosophie littéraire, le soleil semble à l'horizon, peut-être toujours à l'Ouest, s'il ne fait pas nuit, ou peut-être enfin à l'Est ; des profondeurs et de la chaleur du Sahel s'élève la voix chaude du Bel Homme, un de nos maîtres et compagnon, qui n'a jamais connu le bonheur des bancs scolaires de notre temps ; l'a-t-il cependant un seul jour souhaité :

M beogo,
M beogo, m beogo, m beogo.
M beogo,
M beogo, m beogo, m beogo.
M beog yaa,
Longe garga ;
M beog yaa,
Tuka peogo ;
M beog,
Nā n kieta yir nānānda.

C'est-à-dire :

Merci,
Merci, merci, merci ;
Merci,
Merci, merci, merci ;
Demain,
C'est l'indigotier des bas-fonds ;
Demain,
C'est le panier sur la tête ;
Demain,
Est encore dans la case de l'Ancien.

Merci à tous ceux qui nous mirent à l'école, à leur école ;
Nabi-Noaga chantait :

M kul yā
M na yeele.
M kul yā
M na yeele.
M yeta Yaook Naaba,
M yeta Rissiam Naaba.
M gāa soab a Mareng
N pār zom
N kō maam wamd ka.

C'est-à-dire :

Si je rentre
Je dirai,
Si je rentre
Je dirai ;
Je dirai au Pouvoir de Yako,
Je dirai au Pouvoir de Rissiam,
Ici,
Mon hôte Maringa
M'a préparé une pleine calebassée
De farine.

Pouvons-nous avoir réussi ?

L'essentiel pour nous, était de tenter ; tenter à partir du terrain ; les archives et les bibliothèques comportent des documents, tant incomplets, que souvent viciés, pour la matière abordée ; tenter à partir du terrain, d'un terrain volontairement circonscrit, au départ, réduit, parce que méconnu, pour être intégralement appréhendé sans dérapage ; tenter de laisser un testament littéraire fondé sur deux mille heures d'enregistrements personnels (bandothèques, vidéo-thèques, films de cinéma), trois heures minimales par jour d'écoute de cette culture de cette culture de 1973 à 1987, plusieurs centaines de milliers de kilomètres parcourus à pieds, à dos d'ânes, à bicyclettes, en voiture, en avion, à travers les déserts, les savanes, les forêts, sur une philosophie et expressions d'hommes, utilisant la parole, le tam-tam ou le geste des masques ; tenter parce qu'il s'agit de ressusciter un cadavre, mais un cadavre, qui a droit à la vie, à l'expression de sa culture.

La réalité de cette culture, la foi des hommes en leur patrimoine, et la conviction de spectateurs avertis, résultent de ce jugement de l'éminent écrivain Léo Frobenius à la fin d'un séjour bref au pays des Mossé (octobre à décembre 1908) :

"Je ne me souviens d'aucune expérience qui m'ait tant saisi et ému que le recueil des traditions orales de l'empire mossi. Je n'oublierai jamais le moment où les vieux prêtres, accroupis au sol, traçaient avec leurs doigts cinq ou six lignes dans le sable en disant : 'Ce roi, ce naba avait tant de fils, parmi lesquels celui-ci fonda cette province-ci et celui-là telle autre' ! Ces gens pouvaient me parler de trente-cinq empereurs et de leurs centaines de fils survivants qui, en tout et pour tout, ont vécu et œuvré pendant cinq siècles au cours desquels ils ont fondé des royaumes et se sont exprimés à travers les hauts faits que nous leur

connaissions. Mes interlocuteurs pouvaient le faire car leur métier les contraignait à répéter les noms des défunts dans l'ordre correct à l'occasion des sacrifices annuels aux ancêtres."

L'organisation et la méthode de saisine puis de reproduction par la parole, le tam-tam ou le masque, révèlent la Culture d'une Littérature et la Littérature d'une Culture. Le plus long chemin du monde commence toujours par un pas ; l'essentiel était d'ouvrir une brèche, pour des recherches plus approfondies. La littérature ici bien que ne reposant pas sur l'écriture, ne repose pas non plus sur l'oralité. Elle se fonde sur la pensée des pères, des langages de langages exprimés aux hommes par le mystère des tam-tams dits "parleurs", ou le mouvement des esprits. Cela a été dit ; nous souhaitons que cela soit aussi entendu ; que d'un côté les termites ajoutent toujours de la terre à la terre pour survie, de la termitière ; que de l'autre, des hommes de profonds Sahels et déserts ou simplement d'autres horizons, découvrent et viennent y puiser des eaux salvatrices, des sangs d'artères, qui complètent et revivifient.

Les littératures non écrites d'Afrique sont d'une richesse insoupçonnée à même de remettre certaines littératures et leur civilisation à l'école ; il faudra les voir, les savourer par des yeux de l'Afrique et non chercher à ne voir sur ce continent, que ce qu'on sait, dit de grand et qui peut l'être, d'ailleurs ; une phrase peut être vraie et belle sans relever du sujet-verbe-complément. Un poème peut être beau, et réel, hors des concordances de temps ; la littérature des Mossé de l'Afrique Occidentale est une Culture multiforme qui a inventé son expression ; les hommes peuvent être des tam-tams, et les spectateurs, sur la scène. L'homme libre peut être aussi heureux ; l'homme heureux peut être aussi libre.

Il nous faut conclure.

Il est passionnant de vivre avec ces hommes et leurs esprits masqués qui téléguident ou que guident les tam-tams ; par paternalisme bon enfant, on leur concédait une littérature mais simplement orale. *En fait l'Afrique a une littérature qui se moque de la littérature* ; la littérature de l'Afrique des profondeurs est une littérature qui se veut libre ; c'est la liberté qui s'impose dans le langage des hommes, et l'Homme qui impose sa liberté dans le langage de la rigidité cadavérique du cosmos. Elle est mieux que figée par l'écriture ; elle est sur terre et dans l'air, suit la foudre et le torrent ; elle est dans la bouche de l'orateur, dans chaque geste du masque, dans chaque son que dégagent les tam-tams ; elle est la Vie, dans sa création et dans son action.